



La sale guerre

STAGNATION

Depuis un an, la ligne de front entre Kiev et Moscou n'a quasi pas bougé. Voilà qui donne tort aux experts des plateaux télévisés, lesquels annonçaient une éclatante victoire ukrainienne. Ci-contre, attaque russe dans la région de Donetsk, le 5 novembre.

IMPASSE À L'UKRAINIENNE

En décembre 2022, le magazine américain *Time* désignait le président ukrainien Volodymyr Zelensky « personnalité de l'année », lui prédisant un avenir glorieux face à un Vladimir Poutine agressif mais voué à s'effondrer. Un an plus tard, le ton a changé. Les experts des plateaux télévisés, qui portaient Zelensky aux nues, se font moins enthousiastes. Il est vrai qu'ils avaient prédit sans la moindre hésitation la déroute du Kremlin. Sous le coup des sanctions occidentales, Moscou ne devait pas résister à l'offensive d'une Ukraine dopée par l'aide de l'Otan. Certains même avaient tablé sur la chute de Poutine, voire sur sa mort inévitable.

Rien de tel n'est arrivé. À quelques kilomètres près, la ligne de front n'a pas bougé en douze mois et c'est plutôt le trône de Volodymyr Zelensky qui tremble sur ses bases, pendant que chaque camp enterre ses morts et soigne ses blessés. Après l'aveuglement et l'intoxication vient le moment du retour sur terre, toujours difficile à négocier quand on a cru à l'imminence de la victoire.

Lors d'une conférence de presse à Kiev, avec la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, venue le reconforter (ça ne mange pas de

pain), le président ukrainien a reconnu : « *Le temps a passé et les gens sont fatigués.* » Puis il a affirmé : « *Mais nous ne sommes pas dans une impasse.* » Ça y ressemble pourtant beaucoup. Preuve en est la déclaration à *The Economist* du commandant en chef de l'armée ukrainienne, Valery Zaloujny, qui affirme : « *Nous nous trouvons dans une impasse.* » Et de poursuivre : « *Il n'y aura probablement pas de percée magnifique et profonde.* » Ni Waterloo ni Austerlitz, donc.

Reste que la guerre continue, avec son lot de drames, de destructions, de traumatismes, sans que nul ne sache combien de temps elle peut durer. Raison de plus pour essayer de sortir de l'engrenage du choc militaire pour ouvrir une perspective de paix, difficile, certes, mais inévitable. Comme on commence à le reconnaître dans les chancelleries occidentales, il faudra bien, un jour, concilier la reconquête de la souveraineté territoriale de l'Ukraine et l'exigence de sécurité d'une Russie qui ne veut pas être encerclée par l'Otan. L'affaire paraît complexe, et elle l'est. Pourtant, à moins de vouloir laisser l'Europe déchirée par un conflit sans fin, porteur de débordements incertains, il sera nécessaire de substituer les armes de la diplomatie à la diplomatie des armes. ■ JACK DION

ELLE A OSÉ LE DIRE

“‘La Marseillaise’, les chants patriotiques, ça me fait peur.”

Romane Bohringer, actrice, *Libération*, le 4 novembre.

PRENONS-LES AU MOT

LA PEUR DE LA PANIQUE

Les écrans et le numérique, nouvelle panique morale », titrait *Sciences et Avenir* le 16 septembre. Quelques jours plus tôt, au moment de la rentrée scolaire, c'est l'interdiction de l'abaya qui était désignée par ses défenseurs comme « le signe d'une panique morale », ainsi que le titrait *Jeune Afrique* le 2 septembre. Le concept de panique morale est régulièrement convoqué pour minimiser l'infiltration du wokisme à l'université ou encore les port du burqini. Le terme « panique » est emprunté (vers 1534) au grec *panikos*, adjectif signifiant proprement « de Pan », couramment employé en grec hellénistique et tardif pour qualifier la peur liée à la subite apparition du dieu. Le concept de « panique morale » a quant à lui été forgé en 1972 par le sociologue Stanley Cohen pour désigner une réaction collective disproportionnée à des pratiques culturelles considérées comme néfastes pour la société. Ce qui est intéressant, c'est que l'on peut aisément renverser le concept. La panique ne serait-elle pas également du côté de ceux qui s'indignent sans cesse des réactions des autres et qui voient de la « panique morale » partout ? En outre, pourquoi ces prétendues paniques seraient-elles toutes morales ? Lorsqu'on interdit le port de certains vêtements à l'école, l'adjectif semble assez mal choisi. Il s'agit plutôt d'essayer de soumettre tout le monde à des règles afin d'instaurer une certaine discipline favorable à l'apprentissage et à l'exigence, en considérant comme inviolables les principes de neutralité et de laïcité. Enfin, il y a dans l'emploi de cette expression, comme avec le suffixe « phobie », la volonté de « psychiatriser » ses adversaires. C'est toujours plus facile pour les discréditer que de trouver des arguments. ■ SAMUEL PIQUET